

L'Afrique, nouvelle terre d'Islam

Julien Loiseau

▶ **To cite this version:**

Julien Loiseau. L'Afrique, nouvelle terre d'Islam. François-Xavier Fauvelle. L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 ans avant notre ère – XVIIe siècle, Belin, 2018, Mondes anciens. hal-02111942

HAL Id: hal-02111942
https://amu.hal.science/hal-02111942

Submitted on 30 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'islamisation de l'Afrique

Julien Loiseau

Aix Marseille Université, CNRS,IREMAM, Aix-en-Provence, France

Les événements qui affectent le Proche-Orient à partir des années 630 – les conquêtes arabes et la formation de l'empire de l'Islam – ont en un siècle radicalement transformé l'Ancien Monde. Les vieux empires ne sont plus ou ont dramatiquement reculé ; la frontière de l'Euphrate qui séparait depuis l'Antiquité l'ouest et l'est de l'Ancien Monde est durablement abolie ; une nouvelle économie-monde se met en place, maillée par un nouveau réseau d'itinéraires transcontinentaux, polarisée par des villes nombreuses et quelques grandes métropoles nouvellement fondées, à commencer par la capitale de l'empire, Bagdad. Les anciennes provinces romaines du nord de l'Afrique, de l'Égypte à la Maurétanie tingitane, ont basculé dans ce nouveau monde qui les réoriente de manière longitudinale, les orientalise au sens propre, et associe étroitement leur destin aux événements du Proche-Orient.

La conquête arabe, comme en son temps la conquête romaine, aurait-elle durablement dissociée l'histoire du nord de l'Afrique de celle du reste du continent ? C'est ce que suggère le formidable contraste documentaire qui s'établit alors, entre le trésor des textes arabes qui éclaire désormais l'histoire de l'Égypte et du Maghreb, et l'absence de sources écrites au sud du Sahara, silence seulement rompu de loin en loin par les informations recueillies de l'autre côté du désert par les géographes de langue arabe. Pourtant, que ces derniers s'intéressent ainsi aux lointains échos de l'histoire de l'Islam renvoyés de l'intérieur du continent est l'indice qu'un changement s'est opéré à l'échelle d'une grande moitié de l'Afrique. Le système-monde de l'Islam — entendons par là la capacité de ses réseaux à « faire monde » en polarisant les sociétés et les économies qu'il agrège à son « domaine », capacité qui se maintient longtemps après la dislocation de l'empire islamique au x^{e} siècle — intègre en effet progressivement, à des degrés divers, les espaces qui s'échelonnent entre les côtes africaines de la Méditerranée, de la mer Rouge et de l'océan Indien d'une part, et la lisière de la grande forêt équatoriale d'autre part. Les modalités et les temporalités de l'islamisation de l'Afrique, entendue comme son incorporation au monde de l'Islam, y sont aussi multiples que sur les autres continents : de la conquête pure et simple à l'intégration

plus lointaine des réseaux du grand commerce, en passant par la diffusion d'un mode de vie autant que de quelques articles de foi – les deux faces de l'islamisation religieuse. Mais en Afrique comme ailleurs dans le monde, l'Islam est aussi et surtout une histoire au rythme de laquelle se mettent progressivement à vivre les sociétés de l'intérieur du continent, une histoire au récit de laquelle elles se donnent également à voir. Les destinées des deux rives du Sahara s'en sont trouvées durablement liées.

I. L'intégration de l'Afrique dans le système-monde de l'Islam

Partie en 681 de Kairouan, ville-camp fondée une décennie plus tôt par les conquérants arabes au centre de l'actuelle Tunisie et capitale de la nouvelle province d'Ifriqiya (qui comme son nom le suggère s'étendait sur le territoire de l'ancienne province romaine d'Afrique), l'expédition conduite par le gouverneur 'Uqba ibn Nafi' traversa victorieusement, selon la légende, le nord du continent d'est en ouest, seulement stoppée dans son élan par l'océan Atlantique, atteint dans la région du Souss, sur la côte sud-ouest de l'actuel Maroc. Quinze ans plus tôt, en 666, le même 'Uqba soumettait déjà les oasis du Fezzan, dans le désert Libyque, à l'empire de l'Islam. Mais en 683, 'Uqba est tué dans une embuscade près de Biskra (en actuelle Algérie) et les Arabes évacuent l'Ifriqiya, sous la pression d'une coalition de tribus berbères. Tous les éléments de la difficile conquête arabe du nord de l'Afrique sont réunis dans cette histoire : l'immensité des distances parcourues par les expéditions arabes, le relai déterminant des villes dans l'établissement de la domination islamique, l'effondrement rapide de la présence byzantine en Afrique du nord, la farouche résistance des Berbères, enfin la part irréductible de la légende dans l'écriture de l'histoire.

Les fondations de la conquête arabe du nord de l'Afrique ont été jetées au début des années 640 avec la prise décisive de l'Égypte. Le nord-est du continent était loin d'être inconnu des Arabes. 'Amr ibn al-'As, avant de commander les troupes qui font la conquête de l'Égypte, s'est rendu à plusieurs reprises avant l'Hégire (622) tant en Égypte qu'en Éthiopie pour y faire du commerce. Certains généalogistes rangent 'Amr parmi les Arabes célèbres dont la mère était éthiopienne ; lorsque vers 615, un groupe de Compagnons du Prophète émigre à la cour du "Najashi", le roi chrétien d'Éthiopie – l'introduction de l'islam en Afrique est très

précoce –, la puissante tribu de Quraysh qui domine alors La Mecque envoie ‘Amr, qui n’est pas encore converti à l’islam, en ambassade pour réclamer le retour des fugitifs. Ce n’est cependant pas en Éthiopie, restée à l’écart des conquêtes – le raid contre le port d’Adulis au début du VIIIe siècle mis en part, en rétorsion de la brève prise de Jedda par les troupes d’Axum –, mais en Égypte que ‘Amr forge sa légende. Motivée par la richesse agricole du pays, grenier à blé de l’Empire byzantin, la conquête arabe de l’Égypte est entreprise depuis la côte méditerranéenne par des troupes stationnées en Syrie : les Byzantins évacuent Alexandrie en 642. Entre-temps, les Arabes ont établi sous les murs de la cité de Babylone d’Égypte, à l’apex du Delta, la ville-camp de Fustat, premier noyau de ce qui va devenir Le Caire : c’est là qu’en 641 ‘Amr fonde la première mosquée d’Afrique qui porte encore son nom. Avec l’Égypte, les Arabes soumettent à l’Islam une population presque exclusivement chrétienne, de rite miaphysite, les Coptes, pour longtemps encore majoritaires dans les campagnes de la vallée du Nil.

La conquête achevée dès 642, sauf pour Alexandrie provisoirement reprise par les Byzantins en 645, des expéditions sont lancées depuis l’Égypte en direction du sud et de l’ouest. Le raid conduit en Nubie, sans doute par ‘Uqba ibn Nafi‘ (déjà lui), est un échec, annonçant celui du siège de Dongola, capitale du royaume nubien de Makuria, dix ans plus tard : le « barrage nubien » tient bon, tandis que la frontière de l’empire de l’Islam se stabilise sur la première cataracte, avec la conquête définitive d’Assouan par les Arabes en 651-652. Mais la continuité des chrétientés d’Afrique de l’Est est brisée : l’Église de Nubie, de même que l’Église d’Éthiopie, étroitement dépendantes de l’Église copte, devront désormais passer par l’intermédiaire des autorités islamiques dans leurs relations avec le Patriarcat d’Alexandrie.

L’expédition conduite au travers du désert Libyque, en revanche, aboutit en 642 et 643 à la prise de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine. La conquête du Maghreb est cependant interrompue par la « grande *fitna* », la guerre civile qui déchire la communauté musulmane entre 656 et 661, et donne naissance aux mouvements chiite et kharijite, par la suite très actifs en Afrique du nord. Elle est également ralentie par la résistance des Berbères, qui s’emparent de Kairouan après la mort de ‘Uqba en 683 et ramènent provisoirement l’ancienne province d’Afrique dans le giron de l’Empire byzantin. C’est depuis l’Égypte, gouvernée par le propre frère du calife, que l’empire de l’Islam relance la conquête du

Maghreb, avec l'envoi de puissantes expéditions agrégeant aux armées arabes des contingents berbères de Cyrénaïque et de Tripolitaine : en 688 pour reprendre Kairouan, en 695 pour conquérir Carthage, provisoirement dans les deux cas. Entre 695 et 700, les Berbères de l'Aurès, fédérés autour d'une reine issue d'une tribu juive devenue chrétienne et alliée aux Byzantins, la légendaire Kahina, conduisent le plus puissant mouvement de résistance à la conquête arabe. Carthage et Kairouan sont néanmoins reprises, les partisans de la Kahina vaincus, et les tribus berbères largement ralliées à l'empire peu après 700. À la tête d'une province d'Ifriqiya désormais indépendante de l'Égypte, le gouverneur de Kairouan Musa ibn Nusayr achève de soumettre le Maghreb, ouvrant la porte à la conquête de l'Espagne par des contingents arabo-berbères à partir de 711. Ainsi, en l'espace de six décennies, les Arabes sont parvenus à intégrer à leur empire les anciennes provinces romaines du nord de l'Afrique, isolant les chrétientés nubienne et éthiopienne, sans chercher à reprendre l'avantage au sud de la première cataracte, pas plus qu'à franchir le Sahara. L'absence de relais urbains, plus que l'obstacle bio-géographique, réduit par la maîtrise ancienne du dromadaire par les Arabes, rendait l'aventure incertaine : le passage de 'Uqba ibn Nafi' au Fezzan fut sans lendemain. L'incorporation de nouveaux espaces africains à l'Islam devait être l'œuvre de nouveaux acteurs, qui n'étaient ni des Arabes, ni des combattants.

Dans l'ouest comme dans l'est de l'Ancien Monde, des rives de l'Atlantique à la vallée de l'Indus, l'empire de l'Islam s'établit dans de vieux pays de villes et de commerce et féconde d'une vie nouvelle une culture urbaine millénaire. Le nord de l'Afrique n'échappe pas à ce mouvement de recomposition des réseaux urbains, qui voit renaître certaines villes antiques et éclore des villes nouvelles. Sur la côte nord-africaine, Tripoli et Bougie appartiennent à la première catégorie, Mahdiyya et plus tard Rabat, à la seconde ; Tunis est fondée à proximité de l'antique Carthage pour servir d'arsenal. Mais c'est dans l'intérieur du Maghreb que les fondations sont les plus nombreuses : villes-camps établies pour les conquérants arabes comme à Kairouan ; cités princières créées pour soutenir une ambition dynastique ou un projet de conquête, comme Fès par les Idrissides et Marrakech par les Almoravides ; comptoirs de commerce comme Sijilmâsa aux portes du Sahara. En Égypte également, les villes antiques – Alexandrie, Qûs, Assouan – jouent les seconds rôles après Le Caire : ville nouvelle constituée de plusieurs noyaux, dont les plus importants sont la ville-camp de

Fustat (641) et la cité princière d'al-Qahira (969) qui lui donne son nom, la capitale égyptienne devient très vite la plus grande métropole d'Afrique et l'une des plus grandes villes du monde médiéval.

Cités anciennes ou nouvelles, quel qu'ait été le rôle initial d'un projet politique dans leur renaissance ou leur fondation, leur pérennité est indissociable des réseaux du grand commerce qui les irriguent et dont elles forment les points d'appui indispensables. Le système-monde de l'Islam est en effet avant tout une économie-monde, dont la prospérité repose sur la mise en relation de régions fortement peuplées mais isolées les unes des autres par d'immenses espaces faiblement humanisés, voire par de véritables barrières naturelles. Or la forte croissance de quelques grands centres urbains – comme Bagdad, Le Caire ou Cordoue – a accru la demande pour des produits que l'on est prêt à aller chercher très loin, la distance augmentant la valeur, à l'exemple des fourrures de la forêt boréale ou des esclaves slaves dont le commerce enrichit ses intermédiaires russes et scandinaves. De la même manière, des régions africaines situées très au-delà du front des conquêtes arabes, sur un « rivage » situé de l'autre côté du désert ou de l'océan – auquel la langue arabe donne le même nom de *sahel* –, ont été progressivement intégrées au système-monde de l'Islam, pour en importer des matières premières recherchées : l'or, l'ivoire, les bois précieux, les esclaves. De nouvelles routes s'ouvrent. Le long des côtes de l'océan Indien, entre le golfe Persique et la côte orientale de l'Afrique, où sont signalées au X^{e} siècle de nouvelles cités portuaires, de Mogadiscio (Somalie) à Kilwa (Tanzanie), fréquentées par des intermédiaires arabes et persans. Mais aussi à travers le Sahara, entre les cités du sud marocain (Sijilmâsa) et les « ports » du sud mauritanien (Awdaghust, Ghana), entre Wargla dans le Sahara algérien et Gao sur le Niger, entre les oasis de Fezzan et le lac Tchad – itinéraires et étapes où les intermédiaires sont plus souvent berbères et juifs qu'arabes.

Si le commerce de l'or anime principalement les pistes du Sahara occidental, celui des esclaves concerne l'ensemble des itinéraires terrestres et maritimes qui relient les « rivages » africains (le Sahel et la Côte orientale) au monde islamique. La traite négrière, soit le commerce à longue distance des esclaves noirs, est née sous l'impulsion du développement du système-monde de l'Islam, dès la seconde moitié du VII^{e} siècle dans le cas

de la Nubie comme dans celui de la Côte orientale, le « pays des Zanj » des géographes arabes. La culture islamique attribuait aux différences races issues de la descendance de Noé des qualités et des défauts distinctifs : aussi les esclaves étaient-ils achetés pour des tâches précises. Si les Éthiopiennes faisaient des concubines recherchées et les Éthiopiens des eunuques de grand prix, les « Noirs » (*Sûdân*) importés d'Afrique étaient généralement affectés aux tâches les plus pénibles. Les Zanj, locuteurs de langue bantu, travaillèrent ainsi massivement à la bonification des terres du bas-Irak : leur révolte entre 869 et 883, conduite par un prédicateur kharijite, ébranla fortement l'empire de Bagdad. Les esclaves noirs (*'abd*) étaient plus rarement affectés au métier des armes, réservé d'ordinaire aux esclaves blancs (*mamluk*). L'histoire de l'Égypte connaît cependant plusieurs dynasties qui eurent recours à des troupes noires d'origine servile, sans doute importées de Nubie – les Tulunides à la fin du IX^e^ siècle et surtout les Fatimides aux XI^e^-XII^e^ siècles. Le service domestique de la maison du souverain ouvrait parfois aux esclaves noirs le chemin du pouvoir : pouvoir d'influence dans le cas des concubines, pouvoir effectif dans de rares cas comme celui de l'eunuque noir Kafur (Camphre, nom donné par antiphrase), maître de l'Égypte de 946 à 968, d'abord comme régent puis comme seul souverain.

Le développement considérable de la traite islamique, qu'il est toutefois impossible de chiffrer avant le XIX^e^ siècle, a fait des « Noirs » (*al-sûdân*) un véritable type social, sujet d'une littérature péjorative mais aussi méliorative à l'image du *Traité des titres de gloire des Noirs sur les Blancs* d'al-Jâhiz (m. 868-69). Cette présence ordinaire des esclaves et affranchis d'origine sub-saharienne dans l'espace social et l'imaginaire collectif du monde islamique souligne à quel point le système-monde de l'Islam a très tôt fait sortir l'Afrique des limites du continent lui-même.

La conquête arabe introduit au nord du continent africain une langue et une religion nouvelles, intimement associées dans la révélation coranique, dont la diffusion vers l'ouest est un puissant vecteur de « l'orientalisation » du Maghreb. Mais la diffusion de l'arabe et la conversion des populations à l'islam n'ont pas obéi aux mêmes rythmes ni aux mêmes modalités d'une extrémité à l'autre de cet espace. L'Égypte a délivré les premiers témoignages de l'adoption de la langue arabe hors de son bassin d'origine (la péninsule Arabique et la steppe syro-iraqienne) : la plus ancienne stèle funéraire arabe datée de

l'hégire (31 H./652) provient du cimetière d'Assouan ; l'usage du grec est rapidement abandonné par la nouvelle administration ; le copte, langue vernaculaire de la majorité des Égyptiens lors de la conquête, se maintient en revanche comme langue vivante jusqu'au x^e^ siècle. C'est que les chrétiens représentent encore la majorité de la population égyptienne ; à cela, l'adoption de l'arabe par les Coptes comme langue vernaculaire à partir du IX^e^ siècle puis comme langue liturgique au XII^e^ siècle ne change rien, avant que l'islamisation ne s'accélère à la fin du XIII^e^ siècle. En Égypte, l'arabisation a précédé l'islamisation religieuse. Au Maghreb à l'inverse, le recul du christianisme et – dans une moindre mesure, les communautés étant plus réduites – celui du judaïsme interviennent rapidement dans le sillage de la conquête. Les populations berbères, nomades ou sédentaires, se sont massivement converties à l'islam une fois brisés les mouvements de résistance au début du VIII^e^ siècle. L'arabisation est en revanche beaucoup plus lente, limitée jusqu'au XI^e^ siècle à quelques grands foyers urbains, Kairouan et Fès principalement. Si les premières monnaies d'or frappées par le gouverneur de l'Ifriqiya en 708 comportent des légendes en latin, l'usage en disparaît très rapidement dans l'administration et ne se maintient que dans le milieu désormais très restreint des communautés chrétiennes : au XI^e^ siècle encore, des stèles funéraires en latin attestent de la survivance du christianisme au Maghreb central et oriental, jusqu'en Tripolitaine.

L'islam en tant que religion – mêlant articles de foi, normes sociales et mode de vie – s'est diffusé d'autant moins uniment d'est en ouest qu'il est très tôt traversé de tendances concurrentes et que l'effervescence doctrinale qui caractérise l'Orient jusqu'au XI^e^ siècle trouve au Maghreb un exutoire et un refuge pour ses nombreux dissidents. L'Égypte, malgré les velléités d'indépendance de ses gouverneurs à partir de la fin du IX^e^ siècle, reste une province centrale de l'empire. L'aristocratie arabe, les tribus, les clients et convertis y adhèrent pour la plupart à la religion impériale – l'islam sunnite, dont le corps de doctrine se constitue progressivement – tout en montrant une révérence particulière pour les membres de la Famille du Prophète. Les tenants des doctrines dissidentes, nées des fractures de la guerre civile de 656-661 et dont la définition est plus précoce que celle du sunnisme, n'y trouvent guère de prise dans un premier temps – qu'il s'agisse des chiites (les partisans d'Ali, gendre et cousin du Prophète, qui lui reconnaissent ainsi qu'à la lignée de ses descendants un charisme prophétique) ou des kharijites (tenants d'un islam égalitaire et sécessionniste,

où l'imam est placé à la tête de la communauté non en raison de sa généalogie mais de ses qualités personnelles), deux catégories qui dissimulent mal le foisonnement doctrinal et la concurrence sectaire qui les caractérisent. Le kharijisme fait en revanche une entrée fracassante dans l'histoire du Maghreb à la faveur de la grande révolte de 740-742 contre les gouverneurs arabes nommés par l'empire. L'aspiration des Berbères à l'égalité de traitement avec les Arabes et à la fin d'une administration prédatrice au Maghreb rejoint certes très largement les mouvements qui partout dans l'empire déstabilisent alors la dynastie omeyyade de Damas et qui portent au pouvoir la dynastie abbasside au nom de la défense des intérêts de la Maison du Prophète. Mais si le chiisme est très dynamique en Orient, c'est le kharijisme qui a emporté l'adhésion des Berbères au Maghreb, au moins autant pour son potentiel de révolte et de sécession que pour son esprit égalitaire. La course historique de l'Occident de l'Islam commence alors à suivre sa propre pente.

II. Dissidences maghrébines

Un double mouvement de décomposition et d'autonomisation affecte les conquêtes les plus occidentales de l'Islam au milieu du VIII^{e} siècle. Alors que l'Égypte reste fermement arrimée à l'empire, al-Andalus (la péninsule Ibérique islamique) lui échappe définitivement sous la conduite d'un réfugié venu d'Orient, issu de l'ancienne famille des califes omeyyades de Damas. En Ifriqiya, Kairouan est livrée aux déprédations des Berbères révoltés : l'empire abbasside n'en reprend le contrôle qu'en 761. Entretemps, des principautés autonomes se sont créées dans plusieurs régions du Maghreb sous la conduite de chefs kharijites d'obédience sufrite : sur la côte atlantique, dans le sud marocain autour de Sijilmâsa et, brièvement, au Maghreb central autour de Tlemcen. Cette dernière s'efface bientôt au profit de la principauté établie en 761 à Tahert par un kharijite d'obédience ibadite et d'origine persane, Ibn Rustum. L'ibadisme survit à l'éclipse de l'émirat rustumide, un siècle et demi plus tard, dans ses refuges sahariens des oasis de Wargla, du Mzab et du Fezzan. Ces petits émirats kharijites ne bénéficient pas seulement de l'atomisation du Maghreb et de leur éloignement des grands centres de pouvoir. Ils tirent le plus grand profit du développement du commerce transsaharien de l'or et des esclaves, dont ils contrôlent les « ports » septentrionaux, de Sijilmâsa à Zawila. Des marchands ibadites sont également présents dans

les cités qui se développent au Sahel au débouché des pistes sahariennes, à Awdaghust, Ghana, Tadmaka et Gao. Ils y sèment les premières graines de l'islamisation, davantage sans doute par leur mode de vie et la culture matérielle qui le caractérise, plus que par un prosélytisme dont les indices font défaut.

La reprise en main du Maghreb par l'empire est restée confinée à Kairouan et l'Ifriqiya – bientôt confiées à une dynastie de gouverneurs héréditaires, les Aghlabides, qui entreprennent au IXe siècle la conquête de la Sicile. D'autres réfugiés arrivés d'Orient investissent les espaces mal maîtrisés du Maghreb extrême, à l'image des Idrissides, descendants du Prophète par 'Ali, qui créent avec la fondation de Fès en 808 le foyer d'arabisation le plus occidental de l'Islam. Il faut attendre le Xe siècle, et l'arrivée d'un autre aventurier chiite d'obédience ismaïlienne, qui se proclame calife en 909 sous le titre d'al-Mahdi (celui que doit porter l'Imam de la Fin des temps) et s'empare de Kairouan avec l'appui des Berbères Kutama, pour voir s'opérer un mouvement de recomposition politique à l'échelle de l'ensemble du nord du continent. Fermement établis en Ifriqiya, où ils fondent Mahdiyya (la cité du Mahdi), les califes fatimides entendent disputer à leurs rivaux de Bagdad la souveraineté universelle sur l'Islam. La conquête de l'Orient passe par l'Égypte : après plusieurs tentatives infructueuses, les troupes berbères prennent pied dans la vallée du Nil ; la cité califale d'al-Qahira (Le Caire) est fondée en 969 à proximité de Fustat pour accueillir le calife, arrivé du Maghreb avec les cercueils de ses ancêtres.

Si les califes fatimides échouent à pousser durablement leur avantage au-delà de la Palestine et à renverser les califes de Bagdad, ils offrent à l'Égypte deux siècles de rayonnement impérial. L'unification sous leur férule d'une grande moitié du nord de l'Afrique, du Maghreb central à l'Égypte, n'a pas seulement conduit des troupes berbères à s'établir dans la vallée du Nil : elle a accéléré de manière décisive l'arabisation du Maghreb. C'est en effet sous le règne des Fatimides que des tribus arabes, passées de la péninsule Arabique en Égypte dans le sillage de la conquête, ont entamé la grande « migration vers l'Ouest » (*taghriba*), en commençant à s'infiltrer en Cyrénaïque. Ce lent mouvement est brutalement accéléré au milieu du XIe siècle par la décision du calife fatimide de lancer contre l'Ifriqiya, dont le gouverneur venait de se rendre indépendant, la tribu des Banu Hilal. Au-delà des déprédations de la décennie 1050, les « invasions hilaliennes », telles que les a stigmatisées

l'historiographie coloniale française, n'ont pas conduit à la ruine d'un Maghreb resté jusque-là essentiellement berbère mais a de fait favorisé son arabisation, sous l'effet de l'installation de tribus arabes, nomades ou sédentaires, en Ifriqiya et au Maghreb central. La grande « migration vers l'Ouest » s'est poursuivie vers les plaines atlantiques du Maghreb extrême, atteintes à partir de la fin du XII^e^ siècle, plus tard vers la Mauritanie.

Ce n'est pas le moindre paradoxe de la grande « migration vers l'Ouest » que d'avoir précipité la dissidence du Maghreb à l'égard de l'Égypte et, plus largement, de l'Orient. L'installation des tribus arabes au Maghreb oriental et central coïncide en effet avec l'émergence au milieu du XI^e^ siècle d'un premier empire berbère au Sahara occidental, celui des Almoravides, qui parvient en l'espace d'un demi-siècle à réaliser l'unité du Maghreb occidental et d'al-Andalus. Le mouvement almoravide (de l'arabe *al-murabitun*, les gens du *ribat*, lieu de retraite pour la défense spirituelle et militaire de l'islam) est né à partir de 1039 dans l'Adrar mauritanien, de la prédication d'Ibn Yasin, un Berbère saharien formé à Kairouan, au sein de la tribu chamelière des Lamtuna. Les Almoravides portent à la fois un projet de réforme rigoureuse de l'islam, fondé sur la doctrine sunnite de l'école malikite, et un projet de conquête, fondé sur la solidarité tribale des Berbères Lamtuna et au-delà, de la confédération des tribus Sanhaja. Cette dernière, après une première phase mal connue, s'était sans doute reconstituée au début du XI^e^ siècle, pour mieux lutter contre l'expansion des royaumes noirs du Sahel, en particulier de Ghâna, qui dispute alors aux tribus Sanhaja la maîtrise du port saharien d'Awdaghust. Dès l'aube du mouvement almoravide, son histoire est ainsi liée à celle du Sahel.

La silhouette des « hommes voilés » – les chameliers sahariens portaient en effet un voile de bouche – s'impose progressivement, à partir de la prise de Sijilmâsa en 1054-55, à l'ensemble du Maghreb occidental. Aux étapes de la conquête s'ajoute la fondation, en 1070, de Marrakech, appelée à devenir la capitale d'un empire s'étirant de part et d'autre du détroit de Gibraltar. Appelés à la rescousse par les roitelets d'al-Andalus, issus de la décomposition du califat omeyyade de Cordoue, contre la menace de l'expansion chrétienne en péninsule Ibérique, les Almoravides remportent contre les Castillans la bataille de Zallaqa en 1086. Ils annexent à leur empire dans les années qui suivent les petites principautés

andalouses. Pour la première fois depuis les conquêtes arabes, le Maghreb occidental et al-Andalus sont unifiés sous le même empire, celui de nomades sahariens.

Au Sahara, les Almoravides ont pris le contrôle des ports et des pistes du commerce caravanier – une mainmise qui explique la qualité des monnaies d'or frappées sous leur règne, à Sijilmâsa aussi bien qu'à Valence. Leur expansion s'exerce également aux débouchés méridionaux des pistes sahariennes : Awdaghust est reprise au milieu du XI^e^ siècle et Ghâna soumise en 1076-77. Depuis les première décennies du XI^e^ siècle, déjà, les chefs de plusieurs cités sahéliennes s'étaient convertis à l'islam : à Takrur et Silla sur le moyen Sénégal, à Gao sur le haut Niger et plus au sud, à Mali. Il est probable que les marchands berbères kharijites, acteurs principaux du commerce transsaharien depuis le VIII^e^ siècle, aient joué un rôle majeur dans cette première islamisation à laquelle Ghâna s'était en revanche refusée. Mais, dans le sillage des Almoravides et de leur volonté réformatrice, le sunnisme de l'école malikite, dont les principaux foyers sont alors Kairouan et les villes d'al-Andalus, s'implante en pays soninké. Si Ghâna fut soumise par les armes, il est peu probable en revanche qu'elle fût détruite – si tant est que le site de Kumbi-Saleh corresponde bien à sa capitale. D'autres royaumes soninké entretiennent des relations d'alliance avec les Almoravides, comme le Zafunu dont le roi est reçu en ambassade à Marrakech. Au-delà du pays soninké, dont les marchands jouent par la suite un rôle central dans la diffusion de l'islam sunnite au Pays des Noirs (*Bilâd al-Sûdân*), d'autres cités sahéliennes entrent peu ou prou dans les réseaux de l'empire almoravide : c'est sans doute à ces connexions nouvelles que les rois et reines de Gao, en pays songhay, doivent les stèles funéraires qui ont préservé leurs noms, gravées à Alméria et importées d'al-Andalus au début du XII^e^ siècle.

L'implantation de l'islam sunnite de rite malékite, celui des villes d'Ifriqiya et d'al-Andalus, est l'un des principaux legs de l'empire almoravide au sud du Sahara. Le bilan est beaucoup plus nuancé au nord, où la domination des Berbères sahariens est contestée par un mouvement de réforme plus radical, celui des Almohades ou Unitaristes, né dans les années 1120 parmi les Berbères Masmuda de l'Atlas, autour de la figure d'Ibn Tumart. Berbère originaire de l'Anti-Atlas, formé à Cordoue et en Orient, Ibn Tumart élabore, autour de la réaffirmation du dogme de l'unicité divine (*tawhid*), une doctrine éclectique mêlant de multiples influences, qui lui permet tout à la fois de s'autoproclamer imam (chef infaillible et

impeccable dans l'esprit du chiisme), de déclarer la guerre sainte (*jihâd*) contre les Almoravides et de rejeter la pluralité des écoles juridiques sans rompre tout à fait avec le malikisme. Plus encore, le mouvement almohade rejoue dans son berceau berbère la partition des origines arabes de l'islam : Ibn Tumart accomplit son hégire à Tinmel, dans l'Atlas, à l'image du Prophète à Médine ; le pèlerinage à La Mecque est remplacé par le pèlerinage à Igiliz, son lieu de naissance dont la direction (*qibla*) oriente les mosquées almohades ; quant à son successeur, 'Abd al-Mu'min, il prend, comme les successeurs du Prophète, le titre de calife. La proclamation de ce califat d'Occident ne prétend pas à la domination universelle, comme autrefois le califat des Fatimides, mais s'ancre au contraire dans une différence irréductible : celle de la langue berbère, dans laquelle est traduit le Coran et qui, pour la première fois, devient langue de prédication de l'islam.

L'aventure almohade se déploie après la mort d'Ibn Tumart en 1130, sous le règne d'Abd al-Mu'min, qui s'empare de Marrakech en 1147 et soumet les cités d'al-Andalus, puis entreprend la conquête de l'Ifriqiya où l'autorité des Almoravides n'avait jamais été reconnue : l'empire almohade signe en 1160 la fin de la brève occupation du littoral de l'Ifriqiya par les Normands de Sicile. L'unification du Maghreb et d'al-Andalus, plus complète que sous leurs prédécesseurs, s'accompagne d'un recentrement de l'empire vers le nord – le Sahara et ses débouchés sahéliens échappent à l'empire des Berbères de l'Atlas. L'imposition de la doctrine almohade, si elle doit s'accommoder de la forte résistance du sunnisme malikite dans les centres urbains du Maghreb et d'al-Andalus, a en revanche des conséquences dévastatrices pour les communautés non-musulmanes d'Afrique du nord. Contre l'esprit du pacte de protection (*dhimma*) reconnu par la Loi islamique aux « Gens du livre », qui avait permis depuis la conquête arabe le maintien de communautés chrétiennes et juives, les Almohades en durcissent tellement les conditions qu'ils contraignent les non-musulmans à la conversion ou à la fuite. Les dernières communautés chrétiennes autochtones d'Afrique du nord s'éteignent alors. Le judaïsme n'en disparaît pas, mais nombreux sont les Juifs à émigrer vers des terres plus clémentes. La famille du grand docteur de la Loi, philosophe et médecin juif Maïmonide, né à Cordoue en 1138, tente de fuir à Fès les persécutions almohades avant de prendre le chemin de la Palestine et de l'Égypte, où Maïmonide fait carrière et meurt en 1204. L'Égypte est alors en passe de redevenir centrale à l'échelle de toute l'Afrique islamique.

III. Centralités égyptiennes

En 1249 comme en 1270, les deux expéditions outre-mer conduites par le roi de France Louis IX pour reprendre Jérusalem à l'Islam ont l'Égypte pour objectif : la première se brise dans le Delta, la seconde s'interrompt avec la mort de Louis IX à Carthage – que les connaissances géographiques occidentales situaient à portée de marche de la vallée du Nil. C'est que l'Égypte, davantage pour sa richesse agricole et la puissance militaire qu'elle soutient que pour sa localisation, est alors considérée comme la clé de la Terre sainte et de la maîtrise du Proche-Orient. Cette nouvelle centralité égyptienne prend toute sa mesure sous le règne des Mamelouks, ces cavaliers turcs d'origine servile qui ont vaincu les croisés et fait prisonnier Louis IX à la bataille de la Mansourah, avant de s'emparer du trône d'Égypte en assassinant l'héritier de leur maître et en choisissant l'un des leurs comme sultan. La destinée du sultanat mamelouk se joue dix ans plus tard, en 1260, lorsque l'armée égyptienne inflige aux Mongols leur première défaite à l'ouest du monde en plus de trois décennies de guerre. La victoire des Mamelouks à 'Ayn Jalut, en Palestine, sauve l'Égypte d'une attaque mongole, ouvre au sultan du Caire la domination de la Syrie, solidement unie à l'Égypte pour deux siècles et demi, et offre au régime mamelouk une légitimité sans égale à l'échelle du monde islamique. Le rétablissement du califat abbasside, abattu par les Mongols à Bagdad en 1258, restauré au Caire par les Mamelouks, en est le meilleur symbole : jusqu'à la prise de l'Égypte par les Ottomans en 1517, la principale autorité légale de l'islam sunnite universel est établie dans la plus grande ville d'Afrique. C'est au Caire qu'à la fin du xv^{e} siècle encore, les souverains du Songhay (au Mali actuel) ou du Bornou (au Tchad actuel) viennent chercher auprès du calife abbasside le diplôme qui fait d'eux des souverains légitimes en Islam.

Le prestige du sultanat mamelouk repose également sur la protection du Hajj, le grand pèlerinage musulman à La Mecque. Dans les années 1260, les victoires du sultan Baybars sur les Francs de Palestine autorisent la réouverture de la route égyptienne traditionnelle du Pèlerinage, via l'isthme de Suez et la péninsule du Sinaï, qui rend désormais inutile la dangereuse traversée de la mer Rouge via le port égyptien de 'Aydhâb. En 1266, Baybars envoie à la tête de la caravane égyptienne du Pèlerinage – les pèlerins traversaient en effet le périlleux désert d'Arabie sous bonne escorte – un palanquin richement orné, le *mahmal*,

symbole de la protection du sultan. Si la tutelle du sultan du Caire sur La Mecque et les cérémonies du Hajj se heurte encore longtemps aux ambitions rivales des sultans du Yémen puis des souverains mongols de l'Iraq, son rôle dans la protection des caravanes de pèlerins ne souffre aucune contestation. À Damas, capitale de la Syrie mamelouke, se rassemblent les pèlerins venus de tout l'Orient, que les désordres de l'Irak dissuadent d'emprunter la route irakienne du Pèlerinage. Au Caire, se rassemblent les pèlerins venus de toute l'Afrique, du Maghreb aussi bien que du Sahel ou de l'Égypte : la caravane s'ébranle à date fixe sous la conduite d'un émir mamelouk.

Les souverains maghrébins qui, à Fès, Tlemcen et Tunis, se sont partagés les dépouilles de l'empire almohade, entretiennent des relations diplomatiques avec le sultan du Caire, à qui ils fournissent des chevaux réputés, afin d'assurer la protection de leurs pèlerins. Sans prendre eux-mêmes le risque du voyage, ils font parvenir par son intermédiaire manuscrits et objets précieux aux trésors des sanctuaires de La Mecque et de Médine, mais aussi de Jérusalem, à qui la domination mamelouke apporte une prospérité nouvelle. Depuis la fin du XII^{e} siècle, un quartier des Maghrébins s'est formé à Jérusalem par suite de l'installation de pèlerins du Maghreb sur le chemin du retour. Au Caire, ce sont des pèlerins soudanais qui, au retour de La Mecque, décident de s'établir à demeure, auprès des innombrables tombeaux de la grande nécropole de la Qarâfa. C'est que le pèlerinage à La Mecque draine également en Égypte d'importantes caravanes venues du Sahel. Les *mansa*, souverains de l'empire du Mali, ont commencé à accomplir le Hajj dès le règne de Mansa Ulî (après 1260), contemporain du sultan mamelouk Baybars. À l'extrême fin du XV^{e} siècle, c'est l'*askiyâ* Muhammad, souverain de l'empire Songhay, qui se rend à son tour au Caire à l'occasion du Pèlerinage.

Le rayonnement de la capitale égyptienne en Afrique n'est pas limité, cependant, à la seule circonstance du Hajj. Le Caire est devenue, avec peut-être 300 000 habitants au milieu du XIV^{e} siècle, à la veille de la Peste noire, la plus grande ville d'Afrique et l'une des plus peuplées du monde médiéval. Elle constitue ainsi un formidable débouché pour les marchandises importées du Sahel, de Nubie ou d'Éthiopie, à commencer par les esclaves. Il n'est sans doute aucun notable, sans même parler des membres de l'aristocratie, qui ne compte dans sa maison quelques esclaves : parmi les femmes, les Éthiopiennes sont les plus

nombreuses, devant les captives grecques, turques, mongoles ou circassiennes ; lorsque le rang social l'exige, un eunuque, plus souvent éthiopien qu'indien ou grec, est chargé de servir le harem. À la cour du sultan, les eunuques éthiopiens accèdent à de très hautes fonctions : intendant des princesses royales, mais aussi commandant des écoles militaires de la Citadelle ou gardien du trésor. On leur confie également la garde des tombeaux les plus fameux : celui du sultan au Caire, celui du Prophète à Médine, où nombre d'eunuques éthiopiens se retirent à la fin de leur carrière. À l'opposé du spectre social, des Soudanais esclaves ou affranchis, souvent confondus en une même catégorie, employés aux tâches les plus pénibles, représentent aux yeux des élites urbaines une source de danger : leurs attroupements sont surveillés de près, même lorsqu'un soufi réputé pour sa sainteté en est le motif.

C'est là l'autre visage africain du Caire à l'époque mamelouke. Progressivement devenue au XIII^e^ siècle la capitale intellectuelle de l'islam sunnite, elle attire de tous les horizons des étudiants en droit et sciences religieuses ou des mystiques, venus chercher en Égypte l'enseignement des maîtres les plus réputés. Les chaires fondées par de puissants donateurs, les écoles et couvents édifiés par leurs soins pour pensionner étudiants et soufis, ont beaucoup contribué à ce rayonnement. Dans les années 1240, un souverain du Kanem, de passage au Caire sur le chemin du Pèlerinage, établit une *madrasa* pour l'enseignement du droit malikite : sa renommée au Sahel suggère qu'elle accueillait prioritairement des étudiants soudanais ; chaque année ou presque, de l'argent était envoyé du Kanem pour son fonctionnement. Au XV^e^ siècle, alors que la mosquée al-Azhar commence à s'imposer comme un lieu majeur d'enseignement au Caire, les quelque 750 étudiants qui y résident se répartissent en quatre « nations » (*ta'ifa*) : Égyptiens, Persans, Maghrébins et Zayla'is, originaires de la Corne de l'Afrique. La centralité intellectuelle et politique de l'Égypte s'exerce alors sur les plus grands esprits du temps : Andalou né à Tunis en 1332, passé au service des différentes cours du Maghreb pendant un quart de siècle, Ibn Khaldun choisit à l'âge de cinquante ans de s'établir définitivement au Caire, où il compose une grande partie de son œuvre et meurt en 1406.

La présence au Caire de pèlerins, d'étudiants et de mystiques originaires du Sahel ou de la Corne de l'Afrique, ne doit pas dissimuler les réseaux parallèles des chrétientés africaines. Les monastères d'Égypte accueillent des moines éthiopiens, qui remontent en pèlerins l'itinéraire mythique de la Sainte Famille le long de la vallée du Nil et poussent jusqu'à Jérusalem – où leur présence est attestée depuis le XIIIe siècle. Depuis qu'au XIe siècle le patriarcat de l'Église copte a été transféré d'Alexandrie au Caire, c'est dans la capitale égyptienne que parviennent les lettres ou les délégations venues d'Éthiopie solliciter auprès du patriarche, avec l'indispensable autorisation du sultan, la nomination du nouveau métropolite de l'Église éthiopienne. Cette vénérable tradition, qui traduit la sujétion théorique des Églises de Nubie et d'Éthiopie à l'égard de l'Église d'Égypte, est cependant soumise à de nombreux aléas. Au XIVe siècle, la dégradation brutale de la situation des Coptes – les émeutes confessionnelles des années 1320 entraînent la destruction de nombreuses églises et monastères et marquent le renversement définitif des rapports numériques entre chrétiens et musulmans en Égypte – suscite les protestations du souverain éthiopien, qui menace le sultan du Caire de rétorsions sur les musulmans d'Éthiopie. Dans le même temps, le royaume chrétien d'Éthiopie doit affronter sur son flanc oriental l'agressivité guerrière du sultanat d'Ifât, établi sur les routes de commerce qui relient les ports de la mer Rouge au haut plateau éthiopien, capable d'envoyer sa propre ambassade au Caire. Les progrès sensibles de l'islam dans la Corne de l'Afrique ne se traduisent pas cependant sur le plan territorial – le sultanat d'Ifât est défait et repoussé vers l'est au XVe siècle – mais dans l'émergence d'un nouveau pôle d'islamisation, qui est aussi la seule ville de la région : Harar, nouvelle ville sainte de l'islam africain.

Si le poids de l'Égypte dans l'islamisation de la Corne de l'Afrique se limite à l'intégration croissante de cette dernière dans les réseaux du commerce et du savoir islamiques, il est en revanche écrasant dans les processus qui affectent à la même époque la Nubie chrétienne. Entre 1272 et 1323, l'envoi de plusieurs corps expéditionnaires mamelouks en Nubie aboutit, à défaut d'une conquête durable entrevue en 1276, à la mise sous tutelle du royaume de Makouria, à la tête duquel sont placés des princes nubiens favorables au Caire, chrétiens et bientôt musulmans. L'islamisation de la Nubie chrétienne est cependant moins l'effet de la conversion de ses élites que, sur le long terme, celui de l'infiltration croissante de tribus arabes installées en haute Égypte depuis l'époque fatimide et qui franchissent la

première cataracte au XIVe siècle. Comme au XIe siècle au temps de la « grande migration vers l'ouest » des Banu Hilal, l'Égypte joue à nouveau un rôle déterminant dans l'extension du domaine des tribus arabes bédouines, puissant vecteur d'arabisation ethnique et linguistique, plus que d'islamisation religieuse.

Huit siècles après la conquête arabe, au-delà du cas singulier de la Nubie, le XVe siècle marque en fait à l'échelle du nord du continent tout entier un véritable printemps arabe. En haute Égypte comme dans le Delta oriental, les tribus arabes ont imposé dans les campagnes leur présence aux autorités du Caire, qui leur reconnaissent une autorité locale et la part d'impôt que celle-ci recouvre. En Ifriqiya, le sultan ne tient plus que Tunis et doit s'appuyer sur les tribus arabes du plat pays s'il veut lever une armée. Au Maghreb occidental, alors que les dernières dynasties berbères ont vu leur territoire s'étioler, le pouvoir montant est celui des chérifs, purs Arabes descendants du Prophète qui s'appuient sur les tribus arabes établies dans le sud du pays et s'opposent à l'avancée des Portugais sur la côte. La conquête rapide du Proche-Orient et de la côte méridionale de la Méditerranée, jusqu'à Alger, par les Ottomans, dans les premières décennies du XVIe siècle, ne doit pas faire oublier, au même moment, l'avènement des Sa'adiens, dynastie arabe chérifienne qui depuis le sud du Maroc étend ensuite son empire jusqu'aux cités du Sahel, Gao et Tombouctou.

Vers 615, à la cour du roi éthiopien d'Axum, un petit groupe d'exilés venus de La Mecque faisait connaître pour la première fois hors de son berceau d'origine, si l'on en croit la Tradition islamique, le message prêché par le Prophète Muhammad : l'Afrique fut ainsi la première terre de prosélytisme de l'islam. Neuf siècles plus tard, à l'heure où un autre royaume éthiopien, celui des rois Salomonides, s'apprête à affronter un mouvement de *jihâd* né en Somalie, qu'est-ce que l'islamisation a changé dans le cours de l'histoire de l'Afrique ?

Premier constat d'évidence : la religion musulmane — l'adhésion à laquelle supposait au moins autant l'adoption d'un mode de vie, la conformation individuelle et collective à des normes sociales et juridiques, que la seule acceptation de ses principaux articles de foi — est devenue majoritaire dans une grande partie de la vallée du Nil, hégémonique dans l'ensemble de l'Afrique du nord, solidement établie autour de ses foyers urbains au Sahel et

sur la côte orientale du continent. L'Afrique sahélienne reste cependant pour l'islam une terre de conquête où, en-dehors des villes, les religions traditionnelles restent prégnantes jusqu'aux grands jihâds des XVIII^{e} et XIX^{e} siècle. L'expansion de l'islam n'est d'ailleurs en rien linéaire, comme en attestent ses reculs dans la Corne de l'Afrique au XVI^{e} siècle. La diffusion de l'arabe, langue d'empire, a suivi dans leur sillage les conquêtes du VII^{e} siècle, puis progressé dans les usages vernaculaires, à partir des grands foyers urbains dont la fondation accompagne l'islamisation du continent. Mais les migrations vers l'ouest et le sud, à partir de l'Égypte, de tribus arabes sorties de la péninsule Arabique parfois plusieurs siècles après la formation de l'empire islamique, ont sans doute pesé au moins autant que le prestige de l'islam savant dans l'arabisation du nord du continent.

L'islamisation de l'Afrique n'est pas cependant qu'un processus d'importation (ethnique, religieuse, linguistique), que l'investissement du continent par une histoire venue (mais aussi pensée et racontée) de l'extérieur. L'intégration d'une grande moitié nord de l'Afrique dans le système-monde de l'Islam, ses routes transocéaniques et transcontinentales, a durablement arrimé le continent, resté largement à l'écart des précédents processus de mondialisation, à l'histoire globale de l'Ancien Monde. Cette exportation de l'Afrique hors des limites du continent n'a pas pris seulement le visage hideux de la traite négrière. Des marchands, des savants, des étudiants, des pèlerins, chrétiens ou musulmans, ont également cheminé vers le Proche-Orient, via l'Égypte le plus souvent, élisant volontiers domicile dans la plus grande ville africaine : Le Caire. L'intensification des relations de part et d'autre du Sahara, le rapprochement des deux rives de l'Afrique, dont l'aventure almoravide représente au Maghreb un moment d'accélération décisive, est l'un des héritages les plus prégnants du millénaire médiéval.

Mais l'islamisation est aussi un processus autochtone, proprement africain, d'acclimatation de l'islam. On en trouvera des traces modestes, comme partout ailleurs dans le monde islamique, dans l'émergence de figures de saints locaux, dont la tombe est tôt devenue lieu de pèlerinage. Mais sa forme la plus emblématique est à n'en pas douter l'émergence de cités islamiques africaines, sur la rive du Sahara ou celle de l'océan Indien, où des savants africains ont su faire fructifier le trésor des sciences de l'islam. Le XVI^{e} siècle est aussi celui de Tombouctou.

Bibliographie :

Arabic Literature of Africa, Leyde, Brill, 5 vols parus, 1993-2016

Cyrille Aillet (dir.), *L'ibadisme, une minorité au cœur de l'Islam*, numéro spécial de la *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée*, 132, 2012

Jere Bacharach, « African military slaves in the medieval Middle East: the case of Iraq (869-955) and Egypt (848-1171) », *International Journal of Middle Eastern Studies* 13, 1984, p. 471-495

Thierry Bianquis, Pierre Guichard, Mathieu Tillier (dir.), *Les débuts du monde musulman, VII^e^-X^e^ siècle. De Muhammad aux dynasties autonomes*, Paris, PUF, collection Nouvelle Clio, 2012

Michael Brett, *The Rise of the Fatimids. The World of the Mediterranean & the Middle East in the Tenth Century C.E.*, Brill, Leyde, 2001

Pascal Buresi, Mehdi Ghouirgate, *Histoire du Maghreb médiéval, XI^e^-XV^e^ siècle*, Paris, Armand Colin, collection Cursus, 2013

Christian Décobert, « Sur l'arabisation et l'islamisation de l'Égypte médiévale », in Ch. Décobert éd., *Itinéraires d'Égypte. Mélanges offerts au Père Maurice Martin s.j.*, Le Caire, Ifao, 1992, p. 280-295

François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Hirsch, « Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction », *Annales islamologiques* 42, 2008, p. 339-375

François-Xavier Fauvelle-Aymar, *Le Rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Age africain*, Paris, Alma, 2013

Maribel Fierro (ed.), *The New Cambridge History of Islam*, vol. 2, *The Western Islamic World. Eleventh to Eighteenth centuries*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010

Mercedes García-Arenal, « Mahdī, Murābiṭ, Sharīf : l'avènement de la dynastie sa'dienne », *Studia Islamica* 71, 1990, p. 77-114

Jean-Claude Garcin, *Un centre musulman de la Haute-Égypte médiévale : Qūṣ*, Le Caire, Ifao, TAEI 6, 1976

Jean-Claude Garcin *et alii*, *États, sociétés et cultures du Monde musulman médiéval, X^e^-XV^e^ siècle*, tome 1, *L'évolution politique et sociale*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 1995

Jean-Claude Garcin (dir.), *Grandes villes méditerranéennes du monde musulman médiéval*, Rome, École française de Rome, 2000

Mehdi Ghouirgate, *L'ordre almohade (1120-1269). Une nouvelle lecture anthropologique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, collection Tempus medievale, 2014

Jacques Jomier, *Le Mahmal et la caravane égyptienne des pèlerins de la Mecque*, Le Caire, Ifao, 1953

Yaacov Lev, « David Ayalon (1914-1998) and the History of Black Military Slavery in Medieval Islam », *Der Islam* 90.1, 2013, p. 21-43

Nehemia Levtzion, *Islam in the West Africa. Religion, Society and Politics to 1800*, Aldershot, Brookfield, Variorum, Collected studies series, 1994

Nehemia Levtzion, *Islam in Africa and the Middle East. Studies on conversion and renewal*, Aldershot, Burlington, Ashgate, Variorum, Collected studies series, 2007

Julien Loiseau, *Les Mamelouks. Une expérience du pouvoir dans l'Islam médiéval*, Paris, Seuil, 2014

Shaun E. Marmon, *Eunuchs and Sacred Boundaries in Islamic Society*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1995

Shaun E. Marmon (ed.), *Slavery in the Islamic Middle East*, Princeton, Markus Wiener Publishers, 1999

Shaun E. Marmon, « Black Slaves in Mamlūk Narratives: Representations of Transgression », *Al-Qanṭara* 28.2, 2007, p. 435-464

Ronald A. Messier, *The Almoravids and the meanings of Jihad*, Santa Barbara, Denver, Oxford, Praeger, 2010

André Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11e siècle. Géographie arabe et représentation du monde : la terre et l'étranger*, Paris, La Haye, Mouton, 1975

Carl F. Petry (ed.), *The Cambridge History of Egypt*, vol. I, *Islamic Egypt, 640-1517*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998

Yann Potin, « Saint Louis l'Africain. Histoire d'une mémoire inversée », *Afrique & histoire* 1, 2003, p. 23-74

Alfred-Louis de Prémare, *Les fondations de l'Islam. Entre écriture et histoire*, Paris, Seuil, L'Univers historique, 2002

Yossef Rapoport, « Invisible Peasants, Marauding Nomads: Taxation, Tribalism and Revolt in Mamluk Egypt », *Mamlūk Studies Review* 8, 2004, p. 1-22

Gerald Schuster, *Die Beduinen in der Vorgeschichte Tunesiens : die « Invasion » der Banū Hilāl und ihre Folgen*, Berlin, Klaus Schwarz, 2006

Robin Seignobos, « La liste des conquêtes nubiennes de Baybars selon Ibn Šaddād (1217-1285) », dans A. Łajtar, A. Obłuski, I. Zych (eds.), *Aegyptus et Nubia Christiana. The Włodzimierz Godlewski Jubilee Volume on the Occasion of his 70th Birthday*, Warsaw 2016, p 553-577

Jean-Louis Triaud, Chap. XIV, « L'expansion en Afrique », dans Jean-Claude Garcin *et alii*, *États, sociétés et cultures du Monde musulman médiéval, xe-xve siècle*, tome 1, *L'évolution politique et sociale*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 1995, p. 397-429

Dominique Valérian (dir.), *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VIIe-XIIe siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, Bibliothèque historique des pays d'Islam, 2, 2011